

## Adieu Totoche

Marcel Pomerlo

Numéro 137 (4), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Pomerlo, M. (2010). Adieu Totoche. *Jeu*, (137), 8–13.

Aparté : dans les entretiens qu'il m'accordait en 1993, Jean-Pierre Ronfard raconte qu'au moment de la création des *Oranges sont vertes*, Gauvreau pensait que la distribution des personnages devait être répartie entre les comédiens qu'il avait vus à l'œuvre quand il était ce journaliste et ce critique, la génération des années 50, Victor Désy, Jean-Louis Paris, Dyne Mouso, Dalmain... Zut et re-zut, le plaisir qu'on aura raté de voir Dalmain en Ivirnig lancer, en levant le torchon au Port-Royal : « La jeunesse tourbillonne dans une grasse soupe de sexe. Ô clitoris, je t'extraits de ton bas de soie ! » Fin de l'aparté.

Le souvenir personnel : j'ai 11 ans, je suis en culottes courtes, ma mère m'emmène pour la première fois au théâtre. Rimouski 1955. Le TNM en tournée donne à la salle académique du Séminaire les *Trois Farces* de Molière. L'éblouissement absolu ! Guy Hoffmann est Molière de beaucoup de chair et sans doute d'os... Humain. Molière que je commençais à connaître, à la source de mes premiers plaisirs de lecteur... J'apprendrai plus tard que deux de ces trois merveilleuses petites comédies de mari trompé, de cocu imaginaire, de jalousie d'un Barbouillé, si bien réglées et si vivement rendues, devaient toute leur saveur humaine, dans cette affaire de chair et de jeu, à l'habile tour de main du metteur en scène. C'était Dalmain. Son art me faisait passer du plaisir livresque et solitaire au bonheur incarné et collectif que l'on ressent devant la scène d'un théâtre...

Que Poquelin, Gascon, Groulx, Gauvreau, Hoffmann, Ronfard, Dyne Mouso, et ma mère, aient son âme. ■

MARCEL POMERLO

## ADIEU TOTOICHE

DÉCOR : la scène du TNM  
ACCESSOIRES : une « petite boîte » où vous reposez, une gerbe de fleurs, un écran géant, un lutrin, un micro.  
LUMIÈRE : ambrée (fin d'après-midi).  
PERSONNAGES : maître Jean Dalmain et ses amis.

L'action se passe à Montréal, le lundi 10 mai 2010.

Jean Dalmain a été pour moi – Monsieur Dalmain, devrais-je dire – un enseignant, un professeur remarquable et un maître ; je peux dire ça comme ça : un maître. C'est rare, on en a besoin, car ça éclaire le chemin. Je veux évoquer avec vous quelques petits moments qui, pour moi, ont été marquants et dont je me souviendrai toujours. Le premier de ces souvenirs, c'est le premier regard que nous avons





Jean Dalmain et Marcel Pomerlo (troisième et sixième à partir de la gauche), dans *Douze hommes en colère* de Reginald Rose, mis en scène par Jacques Rossi au Théâtre du Vieux-Terrebonne, puis présenté en tournée (Productions Jean-Bernard Hébert, 2000). © Michel Tremblay.

échangé lui et moi. J'avais à peine 18 ans, je venais d'auditionner pour l'École de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe, et tout de suite après mon audition, où j'avais présenté une scène de Strindberg (*le Pélican*) et une scène d'Ionesco (*la Leçon*), il y avait une rencontre, une petite discussion avec les jurés qui étaient là pour nous juger, à savoir si nous serions admis ou non, et ce jour-là, ce monsieur Dalmain, en m'observant d'un regard très intense, me lança :

– Alors mon petit, pourquoi veux-tu faire du théâtre ?

Ainsi, avec toute ma ferveur, je lui dis pourquoi je voulais faire du théâtre. Et ce monsieur m'écoutait avec respect, curiosité et une très grande attention. À la fin de ce petit entretien, il me dit, tout en regardant les autres jurés et en appuyant bien sur ses paroles :

– C'est très bien.

Ce regard de confiance que nous avons échangé, je ne l'ai jamais oublié. M. Dalmain, ce jour-là, était le professeur qui, au-delà de la performance du jeune homme fervent, blond et chevelu que j'étais à l'époque, voulait véritablement voir et ressentir ce pourquoi je voulais devenir comédien. Ce désir si profondément ancré en moi, qu'il reconnaissait bien, il voulait s'assurer qu'il était là pour y demeurer toute une vie. Et je crois qu'il a vu quelque chose... Alors j'ai été admis à l'école de théâtre, et quelques années plus tard, j'ai été élève dans la classe de M. Dalmain, où il nous faisait travailler les classiques, que j'aimais tant. Ses leçons me servent encore aujourd'hui, que je joue ce répertoire ou autre chose... Je pense à lui très souvent. Il a été un professeur intransigeant, parfois dur, mais toujours juste, honnête, chaleureux et franc. Et ce professeur, comédien passionné du jeu, qui cherchait à savoir, et ce pour tous ses élèves, pourquoi nous voulions jouer, nous indiquait le chemin, oui, comment s'y rendre, comment arriver à la vérité de l'auteur. Son devoir premier d'enseignant était celui-là : nous communiquer ce que Racine,

Molière, Marivaux, Corneille... et tous ces auteurs qu'il admirait et qu'il nous faisait découvrir portaient profondément en eux. Le moteur de son enseignement résidait dans la rigueur et l'intelligence du texte. Le respect du verbe, du mot, de son souffle, de sa musicalité et de sa poésie. Et on peut dire que maître Dalmain était un comédien qui avait du souffle !

Plus tard, j'ai eu le plaisir de jouer avec lui au Théâtre du Rideau Vert, qui célébrait son 50<sup>e</sup> anniversaire en 1999 avec une production de *Hamlet* où M. Dalmain était un fossoyeur absolument étonnant. Lui si cornélien, si racinien, si moliéresque, était aussi très shakespearien ! Plus grand que nature.

Enfin, je voudrais évoquer une tournée, un moment inoubliable que nous avons vécu avec lui, nous tous de la pièce *Douze hommes en colère* de Reginald Rose, produite par Jean-Bernard Hébert et si magnifiquement dirigée par Jacques Rossi. Nous avons joué ce spectacle plus de 130 fois, pendant plusieurs mois, sinon plusieurs années ; j'ai eu le bonheur de partager la loge de M. Dalmain, et ce dans tous les théâtres où nous jouions. D'abord, tout l'été de l'an 2000, que nous avons passé au Théâtre du Vieux-Terrebonne, puis au Théâtre Olympia à Montréal et par la suite en tournée à travers le Québec, durant plusieurs saisons, de reprise en reprise, car ce spectacle fut un grand succès. Ainsi, chaque soir, j'avais le mandat d'ajuster la boucle au cou de M. Dalmain, son petit nœud papillon rouge vin. Se préparant à jouer le Juré n° 9 avec une élégance et une dignité extraordinaires, tandis que je jouais le timide et timoré Juré n° 2, il se maquillait, bien installé devant son petit miroir, et me disait :

– Je me vieillis un peu, tu comprends, je joue un vieux...

Et il riait. Il dessinait son maquillage subtilement, quand même, mais ça l'amusait beaucoup. Chaque fois, en lui nouant sa boucle, je ressentais sa nervosité, son trac, car sûrement la fragilité de la mémoire l'effrayait-elle (il avait plus de 85 ans et nous étions

tous en scène durant 2 h 30), mais c'était bien au-delà de ça, ce qui le préoccupait, comme il me le confiait :

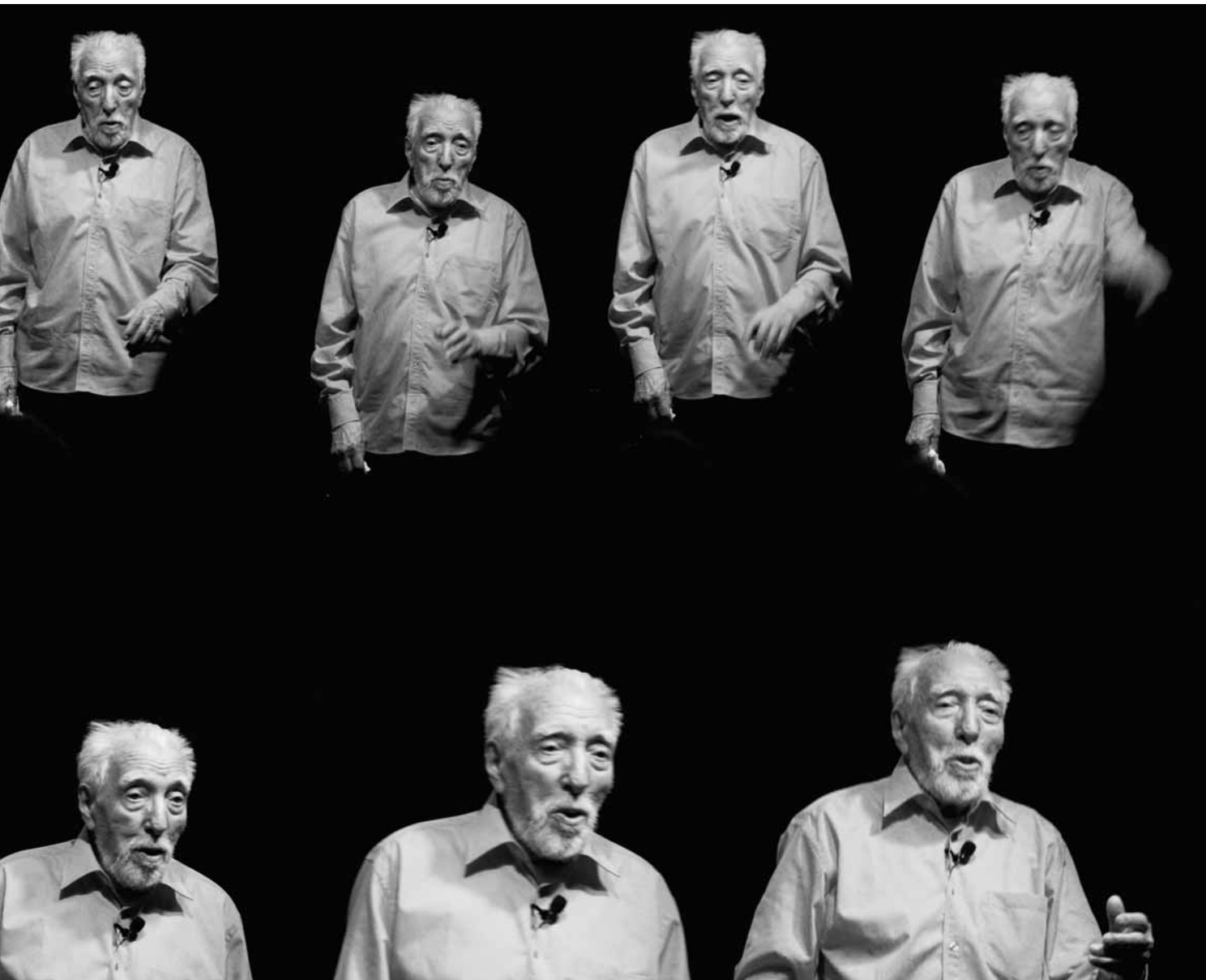
– J'espère... que nous serons bien. Et j'espère... qu'ils seront bons !

Parlant de nous, comédiens, mais parlant aussi du public pour qui il avait un immense respect. Il me disait ça avec ce même regard que nous avons échangé quand j'avais 18 ans. Il souhaitait ardemment que quelque chose se passe entre les gens sur scène et ceux assis dans la salle. Que le théâtre advienne. Pour moi, c'est ça, l'essence de l'acte théâtral : son humanité. Jean Dalmain a passé sa vie au théâtre, il a vécu pour lui, pour sa beauté, sa grandeur et sa poésie. C'est un parcours de vie absolument remarquable, et je suis très touché et je me sens privilégié d'avoir côtoyé cet artiste de la scène pendant tout ce temps. Ce spectacle que nous avons joué et repris toujours avec grand bonheur a parfois été présenté devant des groupes d'étudiants, comme ce fut le cas au Centre national des Arts à Ottawa, où il fut accueilli comme un spectacle rock, et où chacune des interventions du Juré n°9 imposait un silence total. Un absolu respect. Parce que ces jeunes-là, tout comme moi à 18 ans, sentaient que le comédien qui se tenait devant eux (et bien au-delà de sa magistrale interprétation) avait un respect de ce qu'il faisait chaque soir sur scène, de l'être humain et de la représentation théâtrale, qui était demeurée quelque chose de sacrée pour lui. Et ça, je crois que c'est aussi rare que merveilleux : avoir su garder intacte cette passion. Ce sens du sacré. Cette pureté et cette générosité. Et l'offrir, soir après soir.

En terminant, j'ai revu ce regard magnifique, ce bleu si limpide et profond, à la toute fin de sa vie, ou presque, alors qu'il montait encore sur scène, cette fois dans un minuscule café-théâtre, lui qui avait joué au sein de la célèbre troupe de Louis Jovet au Théâtre de l'Athénée à Paris, et qui avait joué sur toutes les scènes du Québec, et en tournée un peu partout à travers le monde. Ainsi, en juin 2007, à l'aube de ses 93 ans,

sur la scène du Petit Moulinsart dans le Vieux-Montréal, il présentait *le Chat, la Belette et le Petit Lapin*, un spectacle monté avec la grande complicité de sa conjointe Michèle Belzile et du chanteur-musicien Claud Michaud, avec qui il partageait la scène. Dans cette petite salle bondée d'à peine 75 places, où on refusait des gens à l'entrée en dépit de la canicule montréalaise, le petit rideau de velours rouge s'était levé une dernière fois sur ce grand artiste nommé Jean Dalmain, le faisant apparaître dans un chemisier rose fuschia, avec son épaisse chevelure blanche. Lui, le vieil homme, assis sur un petit banc de bois, se leva et lança les premiers vers de « La cigale et la fourmi » de La Fontaine (car c'était un spectacle consacré aux célèbres *Fables*), alors, silence total... et d'un coup, à la fin de ces premiers vers, un immense rire fusa de la salle. Le public était immédiatement ravi, conquis, ému et M. Dalmain, tout naturellement, laissa passer ce premier rire et poursuivit sa lancée, car La Fontaine et ses *Fables*, il les portait en lui depuis toujours, et ce soir-là, nous avions l'impression qu'elles avaient été écrites pour lui. À travers elles, il nous communiquait quelque chose de si grand, qui nous éblouissait parce que cet homme conteur, se trouvant là devant nous, n'avait plus d'âge (parfois le théâtre permet cette magie) : c'était soudainement un enfant, dans toute sa pureté et dans celle de l'acte théâtral. Oui, car M. Dalmain, sur la scène de l'Athénée, du TNM ou du café-théâtre le Petit Moulinsart, était dans la dignité du jeu. Dans sa grandeur et sa noblesse. C'est rare, c'est bouleversant et c'est d'une puissante beauté. Vraie, sincère.

Alors cher maître, moi, ayant été l'un de vos « totoches », ainsi que vous appeliez affectueusement vos élèves, l'un de vos nombreux partenaires de scène, ainsi que l'un de vos complices-amis, mon cher M. Dalmain, ce soir je vous dis merci, je vous dis bravo, et je vous lève mon chapeau en m'inclinant bien bas. Oui, merci et bonne nuit, cher Prince... et j'oserais ajouter : adieu Totoche... Non, nous n'oublierons pas. ■



Jean Dalmain dans son dernier spectacle, *le Chat, la Belette et le Petit Lapin*, consacré aux *Fables* de La Fontaine et présenté au Petit Moulinsart à l'été 2009.  
© Alain Laforest.

